

forces continentales, ni la sagesse politique qui leur a donné plus tôt qu'aux autres la tranquillité, ni le service qu'ils ont rendu à la Grèce en détruisant les tyrannies, égoïstes et timides, ni leur suprématie incontestée au moment de l'invasion des Barbares, ni même leur costume, dont la simplicité a prévalu dans les habitudes grecques sur la délicatesse ionienne. Cependant il est clair que, dans sa pensée, ce sont les Athéniens qui sont les plus dignes d'intérêt et qui, au début de la guerre, ont le plus de chances de réussir. Voici un passage où se montre particulièrement ce désir d'opposer les deux villes l'une à l'autre, et l'esprit qui préside à cette comparaison. Tout à coup, pour défendre Mycènes, qu'il admire pourtant fort peu, contre le dédain irréfléchi que pourrait inspirer la vue de ses ruines, il nous dit¹ :

« Si la ville des Lacédémoniens était dévastée et qu'il ne restât que les temples et les parties occupées par les édifices, sans doute, dans un

¹ Ch. x.

avenir éloigné, la postérité penserait que la renommée a bien exagéré leur puissance. Et cependant ils possèdent les deux cinquièmes du Péloponèse et commandent au Péloponèse entier, ainsi qu'à de nombreux alliés dans le reste de la Grèce. Néanmoins, comme Sparte n'a pas été construite avec ensemble, comme elle n'a été ornée ni de temples ni de monuments somptueux, mais que, bâtie d'après l'ancienne manière des Grecs, elle n'est qu'une réunion de bourgades, son aspect ne répondrait pas à sa puissance actuelle. Si Athènes éprouvait le même sort, le spectacle qu'elle présenterait ferait au contraire estimer la sienne double de la réalité. »

Cette perspective si facilement ouverte sur la destruction possible des deux premières villes de la Grèce était une hardiesse pour les anciens, qui songeaient souvent à l'instabilité de la prospérité humaine, mais d'une manière vague ou à propos de souvenirs soit fabuleux, soit historiques, jamais par une application directe à l'avenir de la patrie. En osant faire cette comparaison hypo-

thétique de Sparte et d'Athènes dévastées, que veut Thucydide? Son principal désir est-il bien d'attirer l'attention sur la puissance de la première? Mais alors, pourquoi parler de la seconde, dont l'exemple est au moins inutile à son argument en faveur de Mycènes? De ces ruines supposées, c'est Athènes qui se relève grande et parée par les arts. Ainsi, dans Sophocle, Oreste se représente lui-même ressuscitant d'une mort feinte plein de jeunesse et de vigueur, et se levant de ces ténèbres mensongères comme un astre étincelant et funeste à ses ennemis.

Ces lignes, demeurées célèbres dans l'antiquité, ne pouvaient être écrites que par un Athénien.

Ce patriotisme à demi voilé de Thucydide se laisse de même surprendre dans le soin qu'il met à autoriser, par des arguments empruntés à la fois au raisonnement, à l'examen des conditions naturelles et à l'histoire, la prétention des Athéniens à l'*autochthonie*. Il faut remarquer cependant la réserve de ses expressions et sa dignité. Ce mot d'*autochthones* (nés du sol), destiné à

figurer si souvent plus tard dans les flatteries des orateurs, il ne le prononce pas. Il n'en admet même pas complètement l'idée, car il se contente d'affirmer que les Athéniens, comme les Arcadiens, n'ont jamais cessé d'occuper le sol de leur patrie primitive; assertion que les recherches modernes sont venues confirmer, en rattachant plus directement les Ioniens aux Pélasges que ne le voulait une généalogie intéressée, construite, selon toute apparence, sous l'inspiration des Doriens.

C'est avec la même liberté d'esprit qu'il s'affranchit des préjugés de l'orgueil national des Grecs en général : pour lui, ils ne sont pas sortis de terre complètement distincts des races environnantes; ils ont eu leur époque de barbarie, et alors leurs mœurs se confondaient avec celles des peuples auxquels ils ont donné depuis le nom de Barbares : « On pourrait, dit-il quelque part¹, montrer par plus d'une preuve que les anciennes habitudes des Grecs ont ressemblé aux habitudes

¹ Ch. VI.

actuelles des Barbares. » Ce n'est point qu'il refuse de reconnaître chez les Grecs un peuple privilégié. Non, personne n'a été plus pénétré que Thucydide de la dignité de la race hellénique. Mais c'est seulement dans la civilisation qu'il cherche les raisons de cette légitime fierté. C'est comme peuple civilisé que les Grecs sont nobles entre tous les peuples; et, pour aller jusqu'au fond de sa pensée, c'est au même titre que les Athéniens sont les plus nobles des Grecs. Il a été donné à Athènes, par la configuration et par l'aridité même de son territoire, de représenter mieux qu'aucune autre ville les traits les plus caractéristiques de la nature grecque : plus qu'à aucune autre aussi il lui a été donné de régner sur la mer, d'être industrielle, riche et belle. Thucydide a donc raison de faire d'Athènes l'héroïne de son histoire et de confondre les destinées des Grecs avec celles des Athéniens. Nous amener à cette conclusion, n'est-ce pas nous dire, malgré son silence sur lui-même, de quelles espérances et de quels vœux il accompagnait les premiers efforts de sa patrie dans une lutte où il

pouvait croire engagé, avec l'avenir de ses concitoyens, tout celui du monde hellénique?

Ainsi cette introduction, si pleine de faits et de résultats, montre partout la pensée particulière de Thucydide. L'histoire de tant de siècles est envisagée de points de vue choisis et disposés par l'historien; bien plus, ces points de vue se rattachent à une même thèse. Toute cette exposition préliminaire est une construction logique. L'importance du sujet qu'elle prépare est démontrée par la supériorité du présent sur le passé, et cette proposition générale s'appuie elle-même sur une série et un enchaînement d'assertions qui se présentent chacune avec ses preuves. Ensemble et détails, tout est fondé sur le raisonnement, qui contrôle et discute les témoignages antiques et supplée même à leur silence. Constamment Thucydide retrouve ainsi le passé et renoue le fil rompu des traditions : tantôt il remonte des effets actuels aux causes anciennes, tantôt il se fonde sur les lois de l'analogie qui dominent le cours des choses humaines. Cette méthode est ingénieuse et féconde : elle rétablit

les monuments perdus et comble les lacunes de l'histoire positive. Mais elle a sa garantie principale dans la valeur de l'esprit qui l'emploie. De là viennent des dangers dont le jugement si sûr de Thucydide lui-même n'a peut-être pas su toujours se préserver, au moins dans quelques détails. Par exemple, quand il interprète les antiques traditions du Péloponèse, si l'on peut admettre avec lui que les richesses apportées d'Asie par Pélops ont été entre les mains de celui-ci un grand moyen d'influence, ce n'est pas sans quelque surprise qu'on le voit indiquer les considérations politiques et les manèges habiles qui ont favorisé l'usurpation du Pélopidé Atrée à Mycènes¹. L'explication, en elle-même, n'a rien que de plausible; mais quel flambeau a si complètement éclairé pour Thucydide les ténèbres de l'âge héroïque? Sommes-nous encore au temps des demi-dieux et des fables, ou bien déjà dans ces époques vraiment historiques qui ont exercé la science et la pénétration d'Aristote?

¹ Ch. IX.

Néanmoins la critique a fait un grand progrès; elle ose maintenant embrasser les événements dans leur ensemble, les considérer et les classer à son point de vue, en rechercher l'enchaînement logique et les lois. Tel est le résultat obtenu par ce rapide résumé des nombreux siècles de l'histoire antérieure : comment Thucydide aborderait-il le sujet pour lequel il a voulu se réserver, l'œuvre de son choix, sans avoir arrêté ses idées sur la marche à suivre et sans s'être fixé nettement son but? Il a voulu lui-même ne laisser aucun doute à cet égard, et a exposé en partie ses principes dans un petit chapitre que voici¹ :

« Les paroles qui ont été prononcées chez les différents peuples, dans le cours de la guerre ou avant qu'ils s'y engageassent, auraient été difficilement reproduites avec une parfaite exactitude, d'après mes souvenirs personnels où d'après les rapports qui m'arrivaient

¹ Ch. XXII.

de divers côtés : j'ai fait tenir à chacun le langage qui paraissait convenir aux différentes circonstances, en restant aussi fidèle que possible à la pensée générale de ce qui avait été réellement dit. Quant à la relation des faits, je n'ai pas voulu me contenter des premiers renseignements venus, ni m'en fier à moi-même ; mais j'ai constamment soumis mon propre témoignage comme celui des autres à la vérification la plus attentive. Or, la recherche de la vérité était pénible, parce que les témoins de chaque événement ne s'accordaient pas entre eux, mais variaient selon leur partialité ou leur mémoire. Peut-être cet ouvrage, pour n'avoir pas donné de place aux fables, produira-t-il une impression moins agréable ; mais s'il est jugé utile par ceux qui voudront y chercher la connaissance certaine des faits et l'intelligence de ces répétitions plus ou moins exactes qui, d'après la loi des choses humaines, doivent se présenter dans l'avenir, ce sera un mérite suffisant : c'est une composition faite pour demeurer toujours, et non une

œuvre d'apparat destinée au plaisir actuel des oreilles. »

Cette simple et concise exposition d'idées n'affecte point, comme on le voit, la roideur didactique ; elle est même, par un calcul de composition, enclavée à dessein dans le développement général de l'introduction. Cependant elle contient et promet beaucoup. La question tout antique de l'emploi des discours dans l'histoire, les conditions d'exactitude et d'impartialité imposées à la critique, pour être présentées sous une forme particulière et personnelle, n'en sont que plus nettement indiquées. Elles le sont pour la première fois par un ancien. Sur plus d'un point Thucydide garde le silence. Sans parler de la question d'art qu'il paraît exclure et dont il se garde bien d'avouer la préoccupation à côté des sérieuses idées qu'il agite, il ne s'explique pas sur la place qu'il compte laisser à ses sentiments et à son émotion, ni sur les principes qui le guideront dans l'explication critique et

dans l'appréciation morale des événements. Ces questions sont comprises avec les autres dans une désignation générale : la recherche de la vérité. C'est en parvenant à la vérité, entendue dans son sens le plus étendu, qu'il veut donner à l'histoire son caractère et sa grandeur propres, au lieu d'en faire une émule impuissante de l'épopée, qui a fait son temps ; c'est en exprimant la vérité qu'il prétend être utile aux générations à venir et composer un ouvrage *destiné à demeurer toujours*, comme il dit lui-même par un mot souvent admiré (*κτῆμα ἐς αἰ*).

La simplicité de cette expression, et, en général, la gravité du ton dans les dernières lignes, font bien ressortir la fierté ambitieuse de sa pensée, et ce dédain qui s'adresse à la fois, quoi qu'on ait pu dire, aux récits merveilleux des logographes qu'il a combattus dans ses premières pages, et au succès éphémère de ces lectures solennelles dont Hérodote, il ne pouvait l'ignorer, avait donné les plus glorieux exemples. Il se sert d'un langage contenu,

mais plein de vigueur et même agressif, qui laisse voir, sous sa froideur apparente, cette passion d'un nouveau genre dont il est animé. C'était assurément une noble passion que celle qui entraînait Hérodote ou Hécatee à travers le monde pour explorer la nature et interroger les mœurs et les souvenirs des hommes ; et l'on conçoit quelles acclamations méritées accueillaient dans les villes les porteurs courageux et dévoués de tant de merveilleux trésors généreusement offerts à l'avidité des Grecs. Tout autre est la passion de Thucydide, et tout autre est la récompense à laquelle il aspire. Il limite son activité à un seul sujet, mais il l'y concentre tout entière. Il ne pénètre pas chez les Éthiopiens ni chez les Scythes ; mais les routes qu'il parcourt n'en sont pas moins après, car elles doivent le conduire à la vérité absolue, ni la poursuite de ce but difficile moins longue, car elle se fait en grande partie dans le monde infini de la pensée ; et de même encore, s'il renonce aux applaudissements actuels de la foule, son ambition n'en est pas

moins grande, car il s'adresse à l'élite intellectuelle de l'humanité et il place le prix de ses efforts moins dans le présent que dans l'avenir. Il y a là une passion forte et hardie, dont l'ardeur s'entretient par la lutte, qui ne s'exalte pas cependant, parce qu'elle prend sa source dans la raison, et parce que l'esprit où elle est née parvient presque à dominer le trouble des efforts qu'il s'impose.

III

MÉTHODE GÉNÉRALE DE THUCYDIDE.

C'est dans l'œuvre même de Thucydide qu'il faut chercher le sens et la valeur des principes dont il vient de donner une indication aussi discrète. Ces principes lui imposent évidemment l'obligation de pousser le plus loin possible l'exactitude matérielle : c'est ce qu'il fait dans les descriptions de tous les lieux qui servent de théâtre aux opérations de la guerre.

Qu'il s'agisse de la Sicile et de l'Acarnanie qu'il n'a probablement pas visitées, ou bien de l'Attique, son pays, et du Péloponèse et de la Thrace où il a vécu, les détails qu'il donne paraissent également vrais et précis.

Il ne met pas moins de soin à fixer les dates des divers événements. Pour y parvenir, la méthode qu'il emploie est à la fois la plus simple et la plus en accord avec les mœurs civiles et militaires des Grecs. A défaut d'une ère universellement reconnue par eux, et au milieu de la diversité des cycles particuliers et des coutumes locales qui déterminent dans chaque pays le calcul et le nom des années et des mois, il saisit un point commun : c'est l'habitude et, pour la plupart des Grecs, la nécessité de ne faire la guerre que pendant l'été, d'employer l'hiver à la culture du sol, au repos, aux préparatifs et aux négociations. Il en fait l'élément de sa chronologie : il divise son récit par campagnes, par étés et par hivers, et désigne le moment de la saison au moyen d'indications naturelles sensibles à tous dans toute

